La représentation Davel

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **36 (1898)**

Heft 6

PDF erstellt am: **29.03.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-196738

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

qu'il improvisa sa délicieuse romance. Elle parut d'abord au commencement de ce siècle, sous le titre : *Le Montagnard émigré*, puis Chateaubriand l'inséra dans son roman: *Aventures du dernier des Abencérages.*

* * *

Vers 1810, H. Curtat, alors pasteur de Lausanne, fit ses couplets sur le Canton de Vaud, en s'inspirant de la mélodie que Chateaubriand venait de rendre populaire, et il les chanta pour la première fois dans un banquet académique, le 23 avril de la même année.

Un vieux Lausannois, de qui nous tenions ces détails très exacts, nous communiqua un ancien manuscrit renfermant la chanson du doyen Curtat, telle qu'elle fut chantée au dit banquet; et nous y avons remarqué ce couplet que n'ont jamais donné nos divers recueils de chants nationaux.

Sur le déclin de la lumière,
Les moutons gagnent leur chaumière,
L'agneau cherchant, dans le hameau,
Sa mère,
Dit en bêlant: Canton de Vaud
Si beau!

Ce couplet est empreint d'une telle naïveté, que celle-ci justifie son absence dans les divers chansonniers vaudois.

L. M.

Le costume-femme de Montreux.

M. le pasteur Charles Wulliamoz, qui a quitté le poste de Montreux en 1849, a fait ses adieux à ses paroissiens dans une brochure à laquelle nous empruntons cette leçon de morale adressée aux femmes de Montreux, au sujet de leur costume.

Naguère les filles de Montreux, aujourd'hui encore sveltes et belles de visage, comme Ester et Rachel, portaient un costume riche et simple tout à la fois.

Un costume qui rappelait les scènes orientales et celles de l'occident, un costume chanté par les poètes, représenté sur la toile par les peintres et admiré de tous les étrangers.

Un costume qui opposait une décente barrière à l'inconstance ruineuse des modes du jour.

Un costume qui cadrait admirablement avec les beautés naturelles du pays.

Un costume, enfin, que porteraient les habitantes du ciel, si elles pouvaient venir se fixer de nouveau parmi les fils des hommes.

Mais, voici, l'âge de la décadence du goût et de la décrépitude des nations est aussi venu pour les fils du beau Léman.

Les roses de Montreux ont fait place aux couleurs pâles et étiolées de la mauve fanée.

Maintenant, les vierges de notre petite Sion, lesquelles faisaient presque à elles seules la gloire terrestre du sol vaudois, ont perdu cette couronne de gloire, et le pays a aussi perdu par là son unique sceau d'originalité.

Maintenant, dis-je, elles ont comme caché leur noble visage sous un manteau de deuil et ont chargé leur tête de vains ornements, sans grâce et sans fraîcheur.

C'est actuellemant, en un mot, une bigarrure dans leurs vêtements, qui n'a plus de poésie, qui est une source de désordre et de ruine, et qui n'offre plus aucun intérêt à l'amateur du beau et au peintre de la riante nature.

Ainsi va le monde; il a toujours ici et là son âge d'or et ses siècles d'obscurcité.

Ainsi marchent les pauvres humains inconstants et capricieux. Ce qui est noble et beau en soi-même, finit par les dégoûter; et ce qui est d'un aspect repoussant les captive et les passionne.

Mais, me direz-vous, pourquoi tant tenir à ces bagatelles, qui sont comptées pour rien dans les grands intérêts de l'univers?...

J'y tiens, moi, parce que je ne considère pas cela comme des bagatelles; parce que tout ce qui est vraiment beau et vrai en soi, tend à cette perfection vers laquelle Dieu veut que tout tende et tout converge.

J'y tiens à ce beau costume, et je regrette que des mains profanes l'aient mis en lambeaux, parce qu'il était l'œuvre du génie qui aime tout ce qui est véritable et convenable, tout ce qui est utile et profitable.

J'y tiens enfin parce que je suis sûr que ce vêtement, plein de décence et de dignité, était comme une sauvegarde des mœurs et l'un des moyens de maintenir parmi nous le caractère suisse, ce caractère naïf et simple, noble, ferme et fier, gracieux et aimable tout à la fois.

Que diriez-vous si Dieu convertissait tout à coup vos charmantes collines et vos monts azurés en une terre aride, desséchée et sans eau?

Ne seriez-vous pas disposées à accuser son génie immortel de bizarrerie et d'inconstance?

Comment donc avez-vous pu vous dépouiller de ces charmants ornements qui rehaussaient la grâce de votre maintien et qui ôtaient même à la vieillesse ses rides et sa laideur.

Comment avez-vous pu consentir à redescendre au niveau du commun des femmes, vous qui étiez comme autant de femmes de princes parmi nous?

Serait-ce par économie ou par humilité de cœur, que vous avez apporté, dans vos personnes, ces changements qui vous rendent méconnaissables?

Oh! non, convenez-en. C'est par inconstance, par une vanité très mal entendue. C'est par préoccupation pour vos corps de morts auxquels il vous faut donner aujourd'hui des soins toujours nouveaux et continuels.

C'est enfin pour obéir aux caprices de votre siècle qui ressemble à un malade atteint de fièvre, lequel ne sait pas où trouver une bonne place sur sa couche brûlante.

Oh! je vous l'assure, votre inconstance a beaucoup diminué le respect que l'on vous portait.

Revenez donc, mes sœurs, à vos habitudes primitives. Laissez les femmes du monde courir comme des gazelles légères après la vanité, car bientôt peut-être l'Eternel *rendra chauve la tête des filles de Sion* (Esaïe III, de 17 à 25), *il ôtera l'ornement des chainettes et des papillotes*, et l'on dira: *Bienheureux sont les stériles qui n'ont point eu d'enfants et les mamelles qui n'ont point allaité!*

Qui sait si, cachées sous votre élégant chapeau de paille et sous votre gracieux corsage, vous ne deviendrez pas comme un saint talisman qui frappera d'éblouissement les ennemis de la patrie.

Qui sait si à l'exemple de ces dames romaines qui, par la puissance de leurs charmes et de leurs larmes, désarmèrent un jour et Romains et Sabins, prêts à s'entrégorger, vous ne serez pas dans la main du Dieu sauveur des anges tutélaires pour vos familles et même pour celles de tout le peuple vaudois.

Croyez-moi, cessez de suivre les caprices de votre humeur inconstante et revenez à cet esprit humble et paisible, qui vous a si bien inspiré pendant si longtemps.

* * *

On voit par ce qui précède que les modifications regrettables apportées au costume des femmes de Montreux datent de longtemps. Si nous en croyons un ouvrage de l'époque ce costume commençait déjà à disparaître en 1834, témoin ce qu'il en disait alors. Il s'agit d'une jeune fille de la localité:

Adèle, comme la plupart de ses compatriotes, est jolie, agaçante, pleine d'amabilité. Son vêtement simple et d'une propreté décente, relève le piquant de sa physionomie. Elle porte un jupon de coutil bleu, étoilé, sur lequel descend un tablier d'indienne à fond blanc; un de ces jolis corsets qui dessine si bien la taille des paysannes de Montreux; un fichu rose, croisé sur la poitrine et noué par derrière; des bas blancs bien tirés et des souliers qui doivent la gêner un peu à cause de la petitesse de leur dimension; enfin le petit chapeau de paille complète l'ensemble de son accoutrement, qu'on peut regarder comme le type du costume national de cette contrée.

Mais déjà bon nombre de nos belles vaniteuses ont remplacé le gros fichu qui les garantissait des rhumes dangereux, par la légère collerette et la gaze à jours, prétendant que celles-ci ont le mérite d'être plus fraîches en été. On remarque aussi que nos naïves paysannes ne vont plus les cheveux flottants ou noués négligeamment par derrière. Elles les relèvent en tresses élégantes, retenus par de beaux peignes d'ivoire, ou les enferment adroitement sous leur jolie coiffure de dentelles.

L'usage des rubans roses, verts, tricolores est devenu fréquent. Le simple jupon se change en robe aux longs plis et à manches bouffantes. Le mince cordon du tablier n'étrangle plus une taille que la nature a faite élégante et qu'on trouve plus gracieusement dessinée par une ceinture munie d'une brillante agrafe. Seul, le petit chapeau de paille tient encore. A peine remarque-t-on, par-ci par-là, quelque parodie des chapeaux à la française, et cela seulement parmi les coryphées de la commune, madame la présidente, madame la justicière, madame la cabaretière; bref, les notabilités de l'endroit.

La râclietta.

Ora, que n'ein ti fêtâ bin adrâi lo Centenéro et qu'on a po bin derè refè la pè avouè lè Moutzes, on pâo bin dèvezâ on bocon dè cein que sè passâvè quand n'etiant dezo le grapiès dè clliâo terriblio compagnons.

On vo za dza contâ cein que l'étâi què clliaò dimès, clliâo ceinsès et clliâo lods, que lè bons Vaudois dâi z'autro iadzo dèvessant payi à noutrès maîtrès, sein avâi pi oquiè à repipâ et dè bio savâi que y'ein avâi dza bin que mormottâvant quand faillâi avâi dinse adé lo portamounïa ein man âobin sè vâirè eimpougni lâo pe ballis dzerbès, lè meillâo sa dè truffès, âo bin la pe balla granna.

Et pu quand vo z'aviâ écâo, sâi à la grandze, sâi âo mécanique, faillâi atteindrè què lo dimiâo sâi quie et quand lè quartèrons dè blliâ et dè fromeint etiont prêts à reduirè, l'arrevâvè avouè la racllietta que l'etâi don on bocon dè bou que fasâi ludzi su lo boo dâo quartèron po férè cougni la granna dedein et que faillâi don ein remettrè on part dè pougnès po que sâi de què y'aussè la mésoura, et quand tot étâi bin cotâ et que la granna fasâi n'a bougnè su lo quartèron, lo dimiâo étâi conteint.

Mâ quand lo bailli ne volliâvé pas gardâ por li cé blliâ âo bin cé fromeint et que l'avâi fè n'a patse avouè cauquon po la truquâ contrè dè la mouniâ, fasâi passâ assebin la râclliettâ su lo quartèron, mâ on ne remettâi rein dessus, po què lo paysan que dévessâi cllia dima en aussè bin de mé à férè dimâ.

Paret que y'avâi dè clliâo dimiâo qu'étiont dâi tot fins po lâo fattès et qu'aviont mêmameint fe fortena ein faseint cé commerço, kâ, onna né, on farceu ne va-te pas alliettâ drâi dessus la porta dè ïon dè clliâo gaillâ n'a pancarta ïo y'avâi marquâ:

La raclette et le pilon
Ont fait bâtir cette maison!

Lo pilon etâi ïon dè clliâo z'affèrès ein boa coumeint clliâo petitès maillotsès avouè quiet lè fennès èclliaffont lè truffès printagnirès dein la mètra âi caïons, mâ lè dimiâo sè servessant dè cé uti po mé cougni la granna dein le quartèron.

On vilho régent qu'etâi assebin dimiâo dâo bailli, dein n'a coumouna que ne vu pas vo derè, espliquâvè, dein cé teimps, onna né dèvant la fordze, à cauquiès citoyeins coumeint étâi la terra et lâo desâi que noutra terra étai rionda et que mêmameint lo lé du Meilleri tant qui'à Vevâi fasâi la bomba et que cein étai asse riond que la pe ballâ tiudra qu'avâi cru su lo fémé dè l'assesseu.

Adon, ïon dé clliâo gaillâ que l'attiutavé et que n'amâvé pas tant lo régent por cein que savâi férè lo compto dâo bailli quand dimâvè, lai dese: « Se lo lè fa dinse la bomba, c'est que t'as âoblliâ dè l'âi passâ ta racllietta. »

C. T.

La représentation Davel. — Mercredi soir a eu lieu la dernière représentation du drame de *Davel*. Le succès n'a pas failli un seul instant. La *Société littéraire* avait décidé trois représentations, il lui a fallu en donner dix. Le caractère patriotique de cette pièce et la coïncidence des représentations avec les fêtes du Centenaire, ont été sans doute pour quelque chose dans ce succès, mais la grande part en

revient à la valeur littéraire de l'œuvre de M. Rossel, au dévouement et au talent des interprètes, enfin à la façon remarquable dont la pièce a été montée.

Près de neuf mille personnes ont applaudi le « Davel » de M. Rossel. Et combien ont dû y renoncer faute de place ! Durant huit jours, ce fut dans les dépôts de billets une cohue indescriptible.

A l'occasion de ces représentations, qui resteront certainement l'un des beaux souvenirs du Centenaire, le comité a publié une **Notice-souvenir** très intéressante, contenant une biographie de M. Rossel ; une notice historique sur Davel, avec de très curieux détails sur le costume, les uniformes et les armes de l'époque ; une chanson de Davel, de M. Victor Ruffy ; une reproduction de la statue de Davel, de M. Reymond, etc., etc. — Cette jolie brochure illustrée est en vente dans les librairies et les bureaux du *Nouvelliste* et du *Conteur*. — Prix fr. 1.

Marguerite l'effeuilleuse.

NOUVELLE VAUDOISE

V

Dès qu'il fut arrivé à la ferme, l'oncle Samuel demanda à voir Marguerite, et sur la réponse qu'on lui fit qu'elle était montée dans sa chambre, il s'y rendit fort intrigué par l'air singulier qu'il trouvait aux gens de la maison. Il trouva sa filleule tout en larmes, rangeant dans un petit coffre les effets qui lui appartenaient. En peu de mots la jeune fille lui dit ce qui était arrivé, et lui annonça la résolution qu'elle avait prise de quitter la ferme. L'oncle Samuel écouta en souriant les plaintes de Marguerite, et quand elle eut fini : « Ne t'inquiète pas, chère enfant, lui dit-il, j'arrangerai tout pour le mieux ; en tout cas, tu sais où aller : il y aura toujours à la Croix-Blanche une place pour toi. Je parlerai au cousin Cornaz, et ceux qui ont voulu te faire de la peine pourraient bien s'en mordre les doigts ».

Abram Cornaz, qui rentra chez lui sur ces entrefaites, fut informé de ce qui venait de se passer, et s'indigna contre son fils. Après un entretien assez long avec l'oncle Samuel, il déclara à tous ses gens qu'ils eussent à l'avenir à obéir aux ordres de Marguerite comme aux siens propres. Pour le coup, on ne douta plus à la ferme que la belle effeuilleuse ne devînt la femme du riche fermier ; et comme il arrive en pareil cas, ce furent ceux qui avaient montré le plus de joie lors de *la sortie* d'Antoine contre Marguerite, qui s'empressèrent le plus autour d'elle après la déclaration du fermier.

* * *

Des jours et des semaines se sont écoulés depuis les événements que nous venons de raconter ; nous sommes arrivés au commencement de l'automne ; la nature revêt sa plus belle et sa plus riche parure ; telle une femme de l'âge que vous voudrez, se pare de ses plus brillants atours avant de franchir l'impitoyable limite où ses vertus seront sa seule beauté. — Par une belle soirée de septembre, un jeune homme, le sac au dos, le bâton à la main, s'achemine à pas lents sur la route de Chexbres à Vevey. L'heure est avancée déjà, mais la lune qui brille dans tout son éclat inonde de ses doux rayons une partie du lac, des montagnes, des coteaux et donne aux objets qu'elle éclaire cet aspect de suprême mélancolie qui émeut les cœurs les plus froids et dispose à la rêverie l'imagination la plus *positive*. Dans les traits amaigris de notre voyageur, nous aurons quelque peine à reconnaître le turbulent Antoine, et dans son regard abattu nous chercherions en vain les traces de cette gaîté expansive qui lui avait valu une réputation de *bon vivant*.

De temps en temps il se retourne, il écoute, et si par hasard un bruit semblable à celui que ferait un char roulant sur les pierres cassées de la route ou celui d'un essieu criant sous le poids se fait entendre, il rabaisse sur ses yeux les bords de son chapeau de feutre et garde avec soin le côté de la route qui demeure dans l'ombre. En deux mots, nous mettrons le lecteur au fait de ce qui se passe. Depuis la scène que nous avons racontée et lors de laquelle Antoine avait fait preuve de si peu de générosité, le séjour de la maison paternelle lui était devenu de jour en jour plus insupportable. Il avait dû se l'avouer : il aimait la jeune fille ; d'un autre côté, il continuait à croire que celle-ci voulait accaparer pour elle seule la confiance de son père, ce dernier l'épouserait sans doute et lui, le fils de la maison, serait témoin de cette union ! c'était impossible ! Aussi, après avoir fait et défait mille projets suscités par la colère, la vengeance et la jalousie, il s'était arrêté à celui qui lui paraissait le plus digne, quitter le pays. Depuis assez longtemps, du reste, deux ou trois camarades d'enfance le sollicitaient de se joindre à eux pour aller tous ensemble prendre du service dans les régiments suisses à Naples. Ces jeunes gens, vauriens achevés et ennemis de tout travail, voyaient dans les loisirs de garnison un moyen de satisfaire leurs goûts de paresse et de plaisir. Après avoir hésité un peu, Antoine accepta leur proposition, espérant que la vie militaire apporterait un dérivatif à ses chagrins. Rendez-vous avait été pris : Antoine devait le lendemain du jour où nous le trouvons sur la grande route avoir rejoint ses compagnons à St-Maurice, lieu d'enrôlement. Le fils Cornaz avait voulu faire seul le voyage jusque-là au grand déplaisir de ses braves amis, qui comptaient beaucoup sur la bourse d'Antoine pour mener folle et joyeuse vie. Enfin, après lui avoir fait promettre de ne pas manquer au rendez-vous, ils s'étaient consolés en pensant qu'ils se rattraperaient un peu plus tard. Antoine avait fait ses préparatifs aussi secrètement que possible et était parti à une heure avancée pour être sûr de ne rencontrer aucune connaissance au sortir du village.

Il y a sur la route de Chexbres à Vevey un endroit où le chemin devient plus escarpé et descend rapidement, ombragé par des noyers séculaires ; il y a, disons-nous, un roc gigantesque entièrement revêtu de lierres, qui domine une grande partie de la contrée ; des marches taillées sur un des côtés permettent d'arriver à la plateforme que présente sa surface. Depuis cette terrasse naturelle on peut embrasser d'un coup d'œil toute la contrée. Arrivé devant le rocher, Antoine s'arrêta et se mit à en gravir les marches ; il désirait voir encore tous ces lieux témoins de son enfance et de sa jeunesse ; près de les quitter à jamais, peut-être, il regarda un à un chaque endroit qu'il pouvait apercevoir et chacun lui rappelait un souvenir de ses premières années. Autour de lui tout était silencieux, la lune poursuivant sa course avait étendu sur le lac un ruban argenté qui se prolongeait au-delà du bord et allait caresser les rochers de Jaman et de Naye.

Antoine regardait toujours ; de grosses larmes tombaient pressées et brûlantes sur ses joues hâlées. Il redescendit enfin, mais comme à regret. Avant de s'engager dans le chemin creux qui conduit à Vevey, il jeta un regard d'adieu autour de lui. « Marguerite, s'écria-t-il, ô Marguerite ! » un soupir lui répondit et un rayon de lumière éclairant soudain le chemin creux, il aperçut, appuyée contre un arbre, Marguerite elle-même, pâle et tremblante.

(*La fin au prochain numéro*).

A nos lectrices.

Une « Ecole de beauté » pour dames vient de se fonder aux Etats-Unis.

Il y aura des cours de perfectionnement pour les nez, les bouches, les yeux disgraciés de la nature et c'est à la musique qu'on demandera de rétablir l'harmonie des divers traits du visage.

Il paraît, d'après cette théorie, que les mélodies de Chopin font surtout valoir les blondes, dont elles illuminent les yeux tout en rendant leur nez intellectuel ; par contre, que la musique de Wagner donne du relief à la beauté des brunes en accentuant l'expression artistique et tragique de leur visage ; enfin que la musique de Verdi convient également aux brunes et aux blondes, en suscitant les aspirations à la rêverie et en agrandissant les yeux « dont le regard semble, sous l'effet de la vibration des notes magiques, se perdre et s'absorber dans la vision d'un lointain idéal. »

Le tour du monde en trente-trois jours.

— M. Chilkow, ministre russe des voies de communication, qui vient d'achever un voyage d'études en Amérique, pense qu'après l'achèvement du Transsibérien, il sera possible de faire le tour du monde en 33 jours. Son évaluation suppose, bien entendu, l'usage des paquebots et des trains les plus rapides. En voici le détail :

De Brême à St-Pétersbourg	1 jour	½.
De St-Pétersbourg à Vladivostock (à la vitesse de 48 kilomètres à l'heure)	10	»
De Vladivostock à San-Francisco	10	»
San-Francisco à New-York	4	» ½
New-York-Brême	7	»
	33 jours.	

Pour éteindre le pétrole. — Il faut bien se garder de jeter de l'eau lorsqu'on a renversé une lampe à pétrole et que le feu s'est communiqué au liquide répandu, cela ne servirait absolument à rien. Si on a des cendres, du sable, ou une poussière quelconque en assez grande quantité à proximité, on pourra l'utiliser avantageusement. Mais une chose qu'on a généralement sous la main dans un ménage, c'est le lait, et celui-ci, versé sur le pétrole enflammé, l'éteint immédiatement. C'est un moyen qui peut rendre de grands services et qui est malheureusement très peu connu des ménagères qui manient souvent le pétrole avec beaucoup d'imprudence.

Gâteau de pommes de terre. — Prenez de belles pommes de terre, faites-les cuire à l'eau et écrasez-les en pulpe bien fine. Ajoutez un peu de zeste de citron hâché et de la canelle râpée ; pétrissez le tout avec des œufs et de la crème, de façon à obtenir une pâte demi consistante que vous versez dans un moule bien beurré. Laissez cuire une demi-heure à four doux.

Un de nos amis, M. M. D., avait fait à l'intention d'un cafetier deux ou trois devises, au choix, pour la fête de l'Indépendance. Voici une de celles qui n'ont pas été utilisées :

Lè zautro iadzo quand lè baillis
Dimâvont noutron pouro païs,
Lo fasion ein concheince ;
Mâ — l'âi ia ora justo ceint ans, —
Lè dzeins dâi velè, lè païsans,
Perdiront ti pacheince
Et desiront à cliâo roucans :
Fottè-mè lo camp !

Boutades.

Un voleur s'est introduit nuitamment dans un entre-sol. Soudain, se croyant découvert, il saute par la fenêtre et tombe dans les bras d'un complice qui fait le guet sur le trottoir.

— Eh ben ! que signifie ?... demande celui-ci, tout ahuri.

— Pas de veine ! V'là tout ce que j'ai trouvé, répond le premier en montrant une pièce de vingt sous.

— Ah ! ben, vrai ! y'avait pas de quoi tomber des nues !

THEATRE. — Demain, dimanche, **Champignol malgré lui,** comédie en 3 actes, de Georges Feydeau. *M. Alphonse Scheler* jouera le rôle de Chamel. — A 10 1/2 heures, **Le premier mari de France,** comédie en 3 actes de Albin Valabrègue. — Rideau à 8 heures.

Jeudi 10 février, au bénéfice de M. Dutertre, régisseur, première représentation de **Les Jacobites**, pièce en 5 actes de François Coppée.

L. MONNET.

Papeterie L. MONNET, Lausanne.

Au bon vieux temps des diligences, par L. Monnet, jolie brochure, avec couverture illustrée, fr. *1, 50.*

Causeries du Conteur vaudois. Choix de morceaux amusants en patois et en français. La première série (2me édition illustrée) et la seconde sont encore en vente, à fr. *1,50* la série.

Chansonnier vaudois, par C. Dénéréaz, fr. *1,80.*

Au même magasin : Cartes de visite, de félicitations et de faire-part. — Impressions de factures, en-têtes de lettres, cartes de commerce, etc.

Registres de toutes réglures et de tous formats. — Confection sur commandes. — Copie de lettres et fournitures de bureaux.

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.